

LE SIGNE DE JÉSUS-CHRIST.

(NOËL.)

Vous le reconnaîtrez à ce signe : c'est que vous trouverez un petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche.

(Luc , II , 42.)

(Lire les versets 8 à 20.)

C'est une chose digne d'attention que la naissance du sauveur fut annoncée premièrement à des bergers. Sans aucun doute , il y eut dans ce fait une intention providentielle. Dieu voulait ainsi témoigner dès le commencement que l'évangile est accessible à tous , qu'il ne tient nul compte des distinctions et des grandeurs du monde. Si Jésus avait à choisir entre les grands et les petits , entre les riches et les pauvres , c'est aux pauvres et aux petits qu'il s'adresserait de préférence. « J'ai été envoyé pour annoncer l'évan-

gile aux pauvres , » a-t-il dit lui-même dans sa première prédication publique à Nazareth , en s'appliquant un oracle d'Esaië. Oui , les classes pauvres , les êtres souffrants , misérables , dédaignés du monde sont l'objet tout particulier de l'amour du sauveur et de sa sollicitude ; il se plait à rétablir ainsi l'équilibre troublé par les distinctions sociales ; il aime à enrichir de ses trésors éternels ceux qui sont privés des biens de ce monde. Vérité douce et consolante , que nous avons souvent besoin de nous rappeler en présence de toutes les misères qui nous entourent , et surtout dans un temps comme celui-ci , où les pauvres ont tant à souffrir des rigueurs de la saison. Ce que nous pouvons faire pour les soulager est toujours bien peu de chose ; il reste toujours bien des souffrances dont le remède n'est pas en notre pouvoir : puissent du moins nos frères malheureux goûter abondamment cette compensation divine qui leur est offerte dans l'évangile ! prions ce sauveur compatissant dont la naissance fut premièrement annoncée à des pauvres , de s'approcher d'eux aujourd'hui d'une manière particulière , de leur faire sentir sa présence et son amour , de remplir leur cœur d'une joie céleste pendant cette fête , la plus belle peut-être , la plus touchante assurément de toutes les fêtes chrétiennes.

L'apparition miraculeuse qui fit connaître la naissance du sauveur aux bergers de Bethléem est une

scène à la fois touchante et sublime. Ils gardaient leurs troupeaux au milieu des champs pendant une nuit paisible, sous la voûte du ciel étoilé, s'entretenant peut-être de l'espérance d'Israël, de cette attente générale du Messie qui était répandue à cette époque non-seulement dans la Palestine, mais dans tout l'Orient et jusque dans le monde romain. Tout à coup, un messager céleste se présente à eux, et autour d'eux resplendit « la clarté du Seigneur : » faible reflet de cette gloire éternelle qui environne le tout-puissant, et symbole visible de sa sainteté sans tache : « Dieu est lumière, » nous dit l'apôtre, « et il n'y a en lui nulles ténèbres. »

A ce spectacle magnifique et inattendu, les bergers furent saisis de cette frayeur qu'éprouve toujours l'homme pécheur à l'approche du saint des saints ; mais l'ange s'empresse de les rassurer : « n'ayez point de peur : c'est un sujet de joie que je vous annonce, pour vous et pour tout le peuple : aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né le sauveur qui est le Christ, le Seigneur. » Les anges comme les hommes appellent Christ le Seigneur, selon cette parole d'un apôtre : « quand le Père introduit dans le monde son fils premier né, il dit : que tous les anges de Dieu l'adorent ! »

« Voici, » ajoute l'ange, « le signe auquel vous le reconnaîtrez : c'est que vous trouverez un petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche. »

Quel admirable contraste entre ces paroles et celles qui suivent : « aussitôt il y eut avec l'ange une multitude de l'armée céleste , louant Dieu et disant : gloire à Dieu dans les lieux très-hauts ! paix sur la terre , et bonne volonté envers les hommes ! » Quelle grandeur d'une part , et de l'autre quelle humilité ! Cette humilité , remarquez-le bien , est le signe de cette grandeur. Pour reconnaître celui qui apporte la paix sur la terre et qui fait éclater dans les lieux très-hauts la gloire de Dieu , il faut contempler un petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche. Ce messenger de miséricorde et de gloire apparaît dans la faiblesse et dans l'obscurité ; ce n'est pas un roi qui s'avance entouré d'un brillant cortège , c'est un petit enfant ; ce n'est pas un palais qu'il habite , c'est une étable ; il n'est pas couché comme les fils de prince dans un lit de soie et de pourpre , c'est une crèche qui est son berceau. Et pourtant ce petit enfant couché dans une crèche est le roi de la terre et du ciel ; et la faiblesse même qui l'environne est le cachet de sa grandeur : « voici le signe auquel vous reconnaîtrez le Seigneur : c'est que vous trouverez un petit enfant emmaillotté , et couché dans une crèche. » Qu'un pareil signe , toujours touchant et encourageant pour les fils des hommes , était bien choisi surtout pour des bergers ! ils doivent trouver le sauveur , non dans quelque demeure splendide où

ils n'auraient point osé l'aborder, mais à leur portée, dans une crèche, dans une étable, humble théâtre de leurs travaux journaliers. Là du moins ils iront sans crainte, ils s'empresseront d'aller visiter ce petit enfant; ils comprendront que l'abîme est comblé entre le ciel et la terre, qu'un chemin a été frayé aux pécheurs pour s'approcher du saint des saints, que Dieu a déclaré sa « bonne volonté envers les hommes; » et ils s'en retourneront « louant et glorifiant Dieu de tout ce qu'ils auront vu et entendu. »

Ce signe d'humilité, que Jésus voulut choisir pour annoncer son entrée dans le monde, se retrouve dans tout le cours de son histoire. Dans sa personne, dans ses institutions, dans son œuvre, toujours l'humilité est le signe de la puissance et de la grandeur; ce merveilleux contraste qui a marqué ses premiers pas l'accompagne jusqu'à la fin.

Ce contraste paraît déjà dans son enfance et dans sa première jeunesse. Si à l'âge de douze ans il étonnait les docteurs d'Israël par la sagesse divine de ses réponses; s'il disait à ses parents qui le cherchaient avec inquiétude : « ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon père? » il était en même temps « soumis » à ses parents. Cette soumission humble et docile, qui sert de modèle à tous les enfants, était le signe de cette sagesse merveilleuse qui n'appartient qu'au fils de Dieu.

Plus tard, il se présente comme un prophète puis-

sant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant le peuple ; Jean-Baptiste , le plus grand des prophètes de l'ancienne alliance , n'est pas digne de délier la courroie de ses souliers ; il parle comme jamais homme n'a parlé ; il agit avec la puissance de Dieu même ; il commande aux éléments : d'un mot il apaise la tempête ; d'un autre mot il crée des pains par milliers ; la maladie et la santé , la vie et la mort obéissent à sa voix comme des soldats à leur capitaine ; transfiguré sur la sainte montagne , il éblouit ses disciples par la gloire divine qui l'environne ; il s'entretient avec Dieu d'égal à égal ; la voix du père dans le ciel lui rend témoignage sur la terre comme au fils unique auquel il prend plaisir et qui possède toute son affection ; le ciel s'ouvre au-dessus de sa tête , et le Saint-Esprit descend sur lui comme une colombe qui vole à son domicile accoutumé : mais toute cette puissance et toute cette gloire sont annoncées par l'humilité : il grandit dans une condition obscure , travaillant de ses mains sous la direction de Joseph le charpentier ; il se soumet à être baptisé par le précurseur pour accomplir toute justice ; il souffre la faim et la soif , il s'assied fatigué sur le bord du chemin , il vit dans la pauvreté , n'ayant pas un lieu où reposer sa tête , méprisé et rejeté de son peuple , « homme de douleur et sachant ce que c'est que la langueur : » tels étaient les signes auxquels il fallait reconnaître le Messie.

Plus tard encore c'est toujours le même signe d'humilité, d'abaissement et de souffrance, qui annonce le prince de la vie : celui qui allait briser la tête du serpent et enchaîner les puissances des ténèbres ; celui qui allait détruire la mort , soulever sans effort la pierre du sépulcre, et monter au ciel sur un char de lumière pour s'asseoir à la droite de Dieu ; celui qui a reçu « un nom élevé au-dessus de tous les noms, » et devant lequel « tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et sous la terre. » Tout cela fut préparé et annoncé par l'humiliation la plus profonde qui fut jamais, par des souffrances physiques et morales qui surpassent toute imagination. Pour arriver à cette gloire céleste , il fallait qu'il se courbât jusqu'en terre en Gethsémané , pleurant de douleur et suant des grumeaux de sang ; il fallait qu'il fût chargé de chaînes comme un malfaiteur, et livré aux outrages des plus vils des hommes ; il fallait que les soldats de Pilate et les valets du sanhédrin lui crachassent au visage , qu'il fût battu de verges par un juge inique, vêtu d'une pourpre dérisoire et ceint d'une couronne d'épines ; il fallait qu'il marchât vers la plus cruelle des morts en portant lui-même l'instrument de son supplice ; qu'il fût cloué sur un bois infâme entre deux brigands ; que l'insulte et le sarcasme le poursuivissent jusque sur la croix ; et que dans l'excès de son angoisse morale , ajoutée à toutes les tortures physiques , il fût réduit à s'écrier : mon-Dieu , mon

Dieu , pourquoi m'as-tu abandonné ? C'est à de tels signes qu'on a dû reconnaître le rédempteur du monde , le roi des hommes et des anges , le maître souverain de l'univers.

Le même contraste se retrouve dans les institutions que Jésus a laissées pour conserver dans son église le souvenir de ses bienfaits. Rien de plus grand que ces institutions quant à leur portée morale , quant à l'idée qu'elles représentent : rien de plus petit ni de plus humble que les objets choisis pour annoncer ces grandes idées. Quel signe choisira Jésus pour rappeler ce sacrifice ineffable par lequel nos péchés sont effacés devant Dieu , et qui nous permet d'approcher librement du saint des saints comme des enfants de leur père ? ce sacrifice qui donne la paix à la conscience angoissée , qui satisfait à la justice divine en laissant le champ libre à la bonté , qui consacre l'inviolabilité de la loi tout en sauvant ceux qui l'ont violée , et dans lequel la justice et la miséricorde se rencontrent , pour s'embrasser sur la croix ? Le signe d'un salut si grand et si merveilleux , c'est tout ce qu'il y a de plus simple et de plus vulgaire : c'est du pain et du vin. Quel signe encore choisira-t-il pour représenter la régénération de l'âme et l'œuvre intérieure du Saint-Esprit : cette œuvre magnifique , insondable , qui rétablit dans les fils d'Adam l'image divine effacée depuis les jours d'Eden ; cette œuvre qui d'un pécheur fait un saint , d'un esclave

de Satan un enfant de lumière, et du cœur de l'homme un temple du Dieu vivant? C'est encore tout ce qu'il y a de plus simple et de plus vulgaire : une goutte d'eau.

C'est encore ce même contraste de grandeur et d'humilité qui marque d'un sceau divin l'église de Jésus-Christ. Quelle puissance et quelle grandeur dans cette église, qui s'assied triomphante sur les ruines de l'idolâtrie; qui gagne de proche en proche tout le monde romain et monte jusqu'au trône des Césars; qui a fait circuler une vie nouvelle dans un monde vieilli et prêt à tomber en dissolution; cette église qui a détruit l'esclavage, adouci les mœurs, relevé la dignité de l'homme, inauguré la liberté politique en proclamant la liberté morale, et qui a fait connaître au monde les merveilles de la charité; cette église qui, sans effusion de sang mais non sans gloire, étend de jour en jour ses conquêtes bénies, et qui doit un jour couvrir la terre entière, versant partout des trésors de lumière, de consolation, de paix, de pureté et d'amour! Oui, « ce sont des choses glorieuses qui se disent de toi, cité de Dieu! » Mais quelle fut l'origine d'une telle grandeur? quel fut le signe auquel il a fallu reconnaître dans ses commencements cette glorieuse épouse de Jésus-Christ? Elle a été d'abord toute semblable à ce petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche, qui fut annoncé aux bergers par l'ange du Seigneur. A son origine, elle

se composait d'une douzaine d'artisans obscurs, sortis des derniers rangs d'un petit peuple inconnu, que les historiens de l'antiquité daignent à peine mentionner en passant; ces douaniers, ces pêcheurs, ces hommes sans puissance matérielle, sans culture intellectuelle, se présentent au nom d'un maître crucifié dont ils annoncent la résurrection: voilà le signe divin, voilà le berceau de l'église naissante.

Ce signe d'humilité, qui a marqué les commencements de la société chrétienne, peut nous servir aujourd'hui encore à discerner ici-bas la véritable église de Jésus-Christ. Je suis à la recherche de cette véritable église, et pour la trouver j'étudie tour à tour les congrégations diverses qui se réclament du nom de Christ. En voici une qui tout d'abord se présente comme ayant seule droit à ce titre glorieux. Elle s'intitule universelle et apostolique. Cette église a un chef visible qui est un prince temporel: il a une cour brillante, des dignitaires vêtus de pourpre, des prêtres qui sont en même temps ministres d'Etat, une force armée pour le défendre, et il lève des impôts sur ses sujets. Dans les temps passés ce chef, qui se dit vicaire de Jésus-Christ, prétendait à la suprématie sur tous les royaumes de la terre; il donnait et ôtait des empires; il forçait les rois à se courber devant lui et à baiser la poussière de ses souliers; aujourd'hui encore, bien qu'il ait grandement déchu de sa splendeur passée, il estime que la

richesse et la puissance de ce monde sont nécessaires au chef de l'église ; il déclare que la conservation de son pouvoir temporel est inhérente à son autorité spirituelle. Cela me suffit pour juger la question : je ne reconnais pas le signe de Jésus-Christ , et je n'ai pas besoin d'en savoir davantage pour être assuré que ce ne peut pas être ici la véritable église du sauveur. Christ a un royaume , mais son règne n'est pas de ce monde , comme il l'a déclaré lui-même à Pilate ; il n'a point de soldats qui combattent sous ses ordres , et la domination qu'il exerce est tout entière dans la puissance de la vérité. Quant à son apparence extérieure , le royaume de Christ est humble , faible , souffrant , persécuté. Que peut-il y avoir de commun entre ce prince magnifiquement vêtu , qui se fait promener aux yeux des multitudes porté sur les épaules de ses serviteurs , et ce pauvre petit enfant caché dans une étable , couché dans une crèche , qui est le signe du règne de Jésus-Christ ? Non , non : ce n'est point là que je trouverai ce que je cherche , la véritable église du sauveur. Cette église-là doit être humble et dédaignée du monde , en butte aux opprobres et aux persécutions. La gloire de cette église-là est une gloire intérieure et cachée ; elle n'a de puissance que la vérité , d'arme que la prière , de soldats que les prédicateurs de l'évangile , de richesses que les trésors du ciel , de parure que l'humilité et les bon-

nes œuvres. Ce n'est pas en répandant le sang des hommes, c'est en laissant répandre son propre sang qu'elle étendra sa domination. Humbles descendants des Vaudois, des Cévenols, des Pauvres de Lyon, des Huguenots, vous qui comptez dans votre histoire tant de généreux martyrs; vous dont les ancêtres peuplèrent les bagnes et ensanglantèrent les échafauds pour la cause de l'évangile; vous qui ne reconnaissez d'autre chef que Christ lui-même, et d'autre autorité spirituelle que la parole de Christ : donnez-moi une place au milieu de vous : c'est parmi vous que doit se trouver la véritable église, épouse de ce fils de Dieu dont le berceau fut une crèche.

Ce même signe d'humilité va me servir encore à reconnaître le culte auquel Dieu prend plaisir. J'entre dans un édifice religieux qui s'appelle un temple de Jésus-Christ : j'y trouve tout l'attirail d'un culte éclatant et riche, où la parole de Dieu tient la moindre place, et qui semble calculé pour parler aux yeux bien plus qu'à l'âme et à la conscience : des statues pompeusement parées, des nuages d'encens, des prêtres vêtus d'habits somptueux, des autels splendides où l'argent et l'or scintillent au feu des bougies. De temps à autre ce culte pompeux sort de l'enceinte consacrée et se répand dans les rues : je vois défiler de longs et brillants cortèges, qu'on peut admirer au point de vue d'un tableau ou d'un spectacle ;

une marche triomphale fait passer sous mes yeux de riches bannières, un dais de pourpre et d'or, et tout ce luxe pieux que vous connaissez. Je ne prétends pas contester la piété sincère des personnes qui pensent ainsi honorer Dieu ; mais puis-je reconnaître à de pareils traits le culte auquel Dieu prend plaisir ? Quoi ! ce culte où l'élément matériel l'emporte à tel point sur l'élément spirituel ; cette dévotion qui s'étale au dehors et qui semble appeler les regards ; ces prières psalmodiées dans les rues et annoncées par une musique bruyante : ce serait là le culte que demande l'enfant de Bethléem ?..... Non : celui qui fut couché dans une crèche ne veut pas être adoré avec tant d'éclat : lui-même nous l'a déclaré : « Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité. » Montrez-moi des temples où tout soit humble, simple et grave ; où l'on ne trouve ni ces images que la parole de Dieu condamne, ni toute cette pompe mondaine qui est contraire à l'esprit de l'évangile ; faites-moi connaître un culte où la parole de Dieu règne seule dans sa simplicité sublime, où les signes extérieurs se réduisent à l'eau du baptême, avec le pain et le vin de la cène ; un culte qui, ne donnant rien aux sens ni à l'imagination, force l'âme à s'élever au-dessus de la matière pour chercher le Dieu qui est Esprit : voilà le culte qui sera digne de Christ ; voilà le signe auquel je reconnai-

traï les temples de cet enfant divin qui fut annoncé aux bergers de Bethléem, et qu'ils trouvèrent, sur les indications de l'ange, non pas entouré d'une splendeur visible, mais dans une étable et dans une crèche.

Enfin, mes frères, ce signe d'humilité qui se retrouve constamment en Christ et dans tout ce qui dérive de Christ, doit se trouver aussi chez ses disciples. Ceux-ci n'arrivent pas à la gloire par un autre chemin que leur Maître. Pour ressembler à Christ dans sa fin glorieuse, il faut lui ressembler aussi dans ses humbles commencements. Les bergers de Bethléem ont reconnu le sauveur en voyant un faible et pauvre petit enfant : et nous aussi, pour que nous soyons reconnus disciples de Christ, il faut que nous soyons faibles et pauvres en esprit ; il faut que nous devenions des enfants. Il nous l'a dit lui-même : « si vous ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Laissez venir à moi les petits enfants ; car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. » La parole de Dieu s'adresse toujours aux fidèles comme à des enfants. « Désirez avec ardeur, » leur dit-elle, « comme des enfants nouvellement nés, le lait spirituel et pur, afin que vous croissiez par lui pour le salut. »

Il faut être humble comme les enfants. Il faut nous abaisser profondément dans le sentiment de notre

misère et de notre indignité ; il faut renoncer à notre orgueil naturel , à nos mérites imaginaires , à toute prétention de nous justifier devant Dieu , et recevoir la vie éternelle comme un don gratuit de sa bonté ; il faut « estimer les autres meilleurs que nous-mêmes , » nous mettre à la dernière place , et nous reconnaître chacun , comme saint Paul , « le premier des pécheurs ; » il faut , sentant notre faiblesse , et notre ignorance , et notre pauvreté , demander au père céleste sa force pour nous soutenir , sa lumière pour nous conduire , sa grâce pour nous enrichir ; il faut dire encore avec saint Paul , l'apôtre énergique et infatigable : « quand je suis faible , c'est alors que je suis fort ; je me glorifierai donc volontiers dans mes infirmités , afin que la vertu de Christ habite en moi. »

Il faut être simple et croyant comme les enfants. Il faut recevoir les déclarations de la parole de Dieu sans les discuter , ne pas rejeter des vérités clairement enseignées dans l'Écriture parce que nous ne les comprenons pas , et consentir à marcher parfois dans les ténèbres , pourvu que nous tenions la main de notre père , et que nous ayons sa parole pour nous guider. Jamais peut-être cette foi du petit enfant , cette foi docile et implicite ne fut plus nécessaire qu'aujourd'hui ; car jamais les spéculations de la raison et de la science ne furent plus téméraires , jamais on n'ébranla d'une manière plus audacieuse l'autorité absolue de la parole de Dieu. Ce n'est pas

une atmosphère de foi que nous respirons, c'est une atmosphère d'incrédulité, ou tout au moins de doute, d'indécision, de transition religieuse; les croyances séculaires de l'église sont remises en question tous les jours; on voit des hommes qui se disent disciples de Christ saper l'inspiration des Ecritures, et mettre leur sens personnel au-dessus de la parole des prophètes et des apôtres; ils n'acceptent les déclarations du Saint-Esprit que sous bénéfice d'inventaire; ils se réservent de les passer au crible de leur raison ou de leur conscience, oubliant que si l'on retire cette pierre angulaire, l'inspiration des Ecritures, tout l'édifice de nos espérances éternelles va s'écrouler, et nous serons bientôt vis-à-vis du néant. Nous avons besoin de réagir fortement contre cette tendance à tout remettre en question qui caractérise le christianisme de notre époque; aujourd'hui pour être croyant il ne suffit pas, comme en des temps plus faciles, de suivre le courant général des idées: il faut lutter contre le courant, il faut *vouloir* être croyant; car la foi dépend de la volonté bien plus qu'on ne le pense généralement. Apprenons à nous abandonner entre les mains de Dieu comme un petit enfant dans les bras de sa mère; rejetons bien loin une science dangereuse et fausse qui ne peut aboutir qu'au désespoir; disons avec David, en dépit de toutes les attaques dirigées contre l'Ecriture par les ennemis de l'évangile, hélas! et par ceux-là

même qui s'appellent ses amis : « ta parole, ô mon Dieu ! est une lampe devant mes pieds, une lumière sur mon sentier. Je n'ai que faire de raisonner tes mystères, je n'ai pas besoin de les comprendre, il me suffit de croire : tu as parlé dans l'Écriture, c'est assez pour moi ; et quoi qu'en puissent dire les docteurs, heureux dans ma confiance naïve et enfantine, je suspends sans crainte mon avenir éternel aux déclarations du Saint-Esprit ! » Heureux qui dans nos temps obscurs et troublés peut conserver cette foi du petit enfant, et s'y réfugier comme dans un inviolable asile, à l'abri des vagues agitées du siècle ! « heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! » dit le Seigneur.

Il faut enfin, pour avoir le signe de Christ, entrer dans une vie nouvelle comme un petit enfant. « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est Esprit. Si un homme ne naît de nouveau, s'il ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » Pour avoir part à cette naissance nouvelle qui est la condition du salut, il faut premièrement mourir à nous-mêmes, mourir à nos convoitises, à notre égoïsme, à notre amour du monde et de ses faux biens ; il faut que le centre de notre vie morale soit déplacé et transporté de la terre au ciel ; il faut, suivant l'expression énergique de saint Paul, que « notre vieil homme soit crucifié avec Jésus-Christ, pour que le corps du péché soit détruit. » « Nous sommes ensevelis avec lui, » ajoute l'apôtre,

« ayant été baptisés en sa mort, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du père, ainsi nous marchions nous-mêmes dans une vie nouvelle. » C'est ainsi que l'abaissement de Christ, ses souffrances et sa mort même, se retrouvent au sens spirituel chez tous ses disciples; c'est ainsi que tous ceux qui marchent sur les traces de l'enfant de Bethléem doivent porter son caractère et partager sa destinée. Ce n'est pas sans combat ni sans douleur que Christ a pu accomplir son œuvre; ce n'est pas non plus sans combat ni sans douleur que l'âme est enfantée à la vie nouvelle.

Mais comme dans la naissance naturelle d'un enfant la joie succède à la douleur et la fait bientôt oublier, il en arrive de même dans la naissance spirituelle de l'enfant de Dieu. Cette joie excellente qui fut annoncée par l'ange aux bergers se reproduit toutes les fois qu'une âme se donne à Christ. « Je vous annonce — ou plutôt — je vous évangélise une grande joie qui sera pour tout le peuple: c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, le Christ, le Sauveur est né *pour vous*. » Ces douces paroles qui furent prononcées la première fois par un messager céleste, sont répétées tous les jours par le Saint-Esprit dans le fond des cœurs. La joie de la naissance de Christ se renouvelle à la conversion de chaque pécheur. Christ naît pour nous seulement du jour où nous apprenons à le connaître comme notre Sauveur per-

sonnel, et à nous donner à lui tout entiers. C'est ici la vraie joie de Noël. Dans toutes les familles chrétiennes cette fête si touchante et si belle est marquée par la joie; et cette joie de la famille dans ce saint jour compte parmi les plus doux souvenirs de notre enfance; elle n'est pourtant que la faible image d'une joie bien autrement profonde, qui demeure éternellement comme Dieu, et qui nous est offerte à tous sans exception.

Mes frères, la connaissez-vous cette joie de Noël? la naissance de Christ est-elle pour chacun de vous personnellement la bonne nouvelle d'une grande joie? Christ est-il réellement né pour vous? est-il né dans votre cœur, et en y venant habiter vous a-t-il fait naître vous-mêmes de nouveau? êtes-vous devenu — je parle à chacun en particulier — êtes-vous devenu un enfant de Dieu, et avez-vous le signe qui fait reconnaître les disciples de Christ comme il a fait reconnaître Christ lui-même? avez-vous la foi du petit enfant, l'humilité du petit enfant, la dépendance du petit enfant, la vie nouvelle du petit enfant?... Telle est la question sérieuse que je veux laisser sur votre conscience en terminant ce discours. Ne laissez pas s'écouler cette nouvelle fête de l'enfant divin sans avoir résolu cette question. Si Christ n'est pas né encore pour vous et dans votre cœur, il veut aujourd'hui vous faire cette grâce excellente. Aujourd'hui Dieu vous parle comme l'ange parlait il y a

dix-huit siècles aux bergers de Bethléem ; il vous crie par son saint livre, par le pain et le vin de la cène, par les souvenirs bénis de votre enfance, par la voix secrète du Saint-Esprit : « je vous annonce la bonne nouvelle d'une grande joie, qui sera pour tout le peuple : c'est qu'aujourd'hui le Christ, le Seigneur, le Sauveur est né *pour vous*. » Ah ! qu'il naisse en effet pour toi et pour moi, qu'il naisse dans ton cœur et dans le mien, ô mon frère ou ma sœur, qui es venu ici aujourd'hui pour chercher Jésus ! Amen.

Décembre 1859.
